L'affaire Weinstein… n'est pas l'affaire de tous

#METOO
UN AN
APRÈS
3/3

Depuis octobre 2017, près de 100 femmes ont déclaré publiquement avoir été agressées par le producteur américain Harvey Weinstein. Alors que le volet judiciaire est toujours en cours, il est temps de faire le point après un an de révélations, d'enquêtes et de parole libérée.

DÉMARCHE

Prendre la température

Un an, déjà, que les révélations du *New York Times* sur l'affaire Weinstein ont provoqué une vague mondiale de témoignages de victimes de harcèlement et d'agressions sexuelles. Ce mouvement a-t-il eu un impact sur notre société, sur ses citoyens ? Il est évidemment très complexe de répondre à cette question. Le faible recul historique n'a pas encore laissé le temps aux chercheurs de produire des études. Nous avons ici tenté une démarche purement subjective, non scientifique et aléatoire. Sorte de micro-trottoir géant, qu'on n'a pas pour habitude de pratiquer ni de prendre pour argent comptant, mais qui a le mérite de donner la parole à des individus qui ne sont en rien engagés ou spécialistes de ces questions. Au total, nous avons abordé une soixantaine de personnes en deux jours de pérégrinations : sur le campus de l'ULB, dans les rues de la capitale, dans un train de navetteurs sur la ligne Bruxelles-Namur-Liège, aux terrasses de Mons (pour choisir une ville wallonne, au hasard) sur l'heure de table, dans des salons de coiffure, en fin de journée, dans les tribunes d'une piscine où les parents attendent leurs enfants durant leurs cours… Ce dossier, sans valeur scientifique, espère juste donner une indication, modeste et impressionniste, de l'impact de cette affaire sur la population.

E.BL.

▶ Il y a un an éclatait l'affaire Weinstein, puis les mouvements #MeToo et #Balancetonporc, révélant l'ampleur du phénomène des violences sexuelles.
▶ Qu'en reste-t-il aujourd'hui chez les gens ? Notre société a-t-elle changé ?

Harvey comment ?
– Harvey Weinstein.
– C'est un Allemand ?
– … Et si je vous dis #MeToo, « Balance ton porc », cela vous évoque quoi ?
– Ah, oui, ça, ça me dit quelque chose…

Un an, c'est long. Lorsqu'on lance le nom du producteur américain, accusé d'abus sexuels par une centaine d'actrices en octobre 2017, il ne semble déjà plus qu'un lointain souvenir. En tout cas, pour une partie non négligeable de ces citoyens anonymes que nous avons interpellés (lire l'explication de notre démarche), au détour d'une rue, à la terrasse d'un restaurant en heure de table, dans le train qui les ramène chez eux après leur journée de travail…

Cette affaire, à l'origine d'un vaste mouvement de dénonciation des violences sexuelles dont sont massivement victimes les femmes, a-t-elle changé nos sociétés ? Le battage médiatique qui a suivi a-t-il suscité une prise de conscience ? L'ampleur des témoignages – des centaines de milliers d'histoires partagées sur les réseaux sociaux – a-t-elle, dans le monde réel, hors de l'écran, questionné Monsieur et Madame Tout-le-monde ? Donné lieu à des discussions de famille, des confidences entre copines, des débats animés entre amis, des disputes sur l'oreiller ?

Rien n'est moins sûr. A entendre le nom du producteur tout-puissant d'Hollywood, ces citoyens anonymes lèvent les yeux au ciel – évidemment qu'ils savent ! – d'autres froncent les sourcils, perplexes – *« Qui ça ? »* Une réaction ou l'autre, dans des proportions similaires. Bien sûr, lorsqu'on cite le mouvement #MeToo, ou son équivalent français #Balancetonporc, les yeux s'illuminent. Mais pas chez tout le monde. Ce couple installé en terrasse avec une poussette, ces étudiants en droit, en économie, en architecture, sur le campus de l'ULB, ces jeunes filles qui attendent de passer au bac à lavage chez le coiffeur : non, vraiment, cette affaire ne leur dit rien.

Pas chez nous

« Un violeur », « un enfoiré ». « un gars qui a beaucoup d'argent, et à qui on ne posait plus de question » : voilà quelques définitions spontanément énoncées au nom de Harvey Weinstein. A l'époque, les gens en ont certes discuté, comme on commente n'importe quel fait d'actualité. Mais l'affaire et le mouvement de dénonciation qui a suivi restent un problème lointain. *« C'est très éloigné de nous,* résume Bruno, fonctionnaire installé avec ses collègues pour la pause déjeuner, à Mons. *Cela se passe aux Etats-Unis et avec des hommes de pouvoir. Nous, on est des petites gens… »* Pour Sylvano, Mario et Kabil, travailleurs dans le bâtiment, quelques tables plus loin, c'est surtout une affaire de *« riches »* qui n'ont *« pas de comptes à rendre ».*

Un scandale américain, mais aussi un problème de personnes. *« Forcément, nous, on ne harcèle pas, et s'il y avait des garçons comme ça dans nos potes, bah, ce ne seraient pas nos amis »,* lâche comme une évidence ce jeune étudiant en marketing. Ces comitards, en toge, qui virevoltent d'un groupe de bleus à un autre sur le campus de l'ULB, n'en sont pas moins convaincus : *« On a toujours été contre ce genre de trucs, donc ça n'a rien changé pour nous. Il y a une règle absolue dans notre cercle, en kiné : pas de sexe en bleusailles ! Sinon, c'est l'exclusion. »* A les entendre, il n'y aurait donc aucun problème d'agressions sexuelles en soirées étudiantes… Pas chez eux.

« Le féminisme va trop loin »

« Ce gars, c'est un enfoiré, tranche Vincent, dans le train des navetteurs Bruxelles-Namur-Liège qui le ramène chez lui. *Mais comme je me place de l'autre côté, je ne me sens pas concerné. On ne se met jamais dans le même panier que les machos… »* Les femmes croisées ne se sentent pas toutes plus concernées. Beaucoup l'affirment, elles n'ont – *« heureusement ! »* – pas été victimes ou té-

moins de ce genre de choses. Jamais de harcèlement de rue, de mains aux fesses, d'insultes ou de blagues sexistes ? *« Ha, si, ça oui ! »* Quoique.

« Tout devient du harcèlement, alors ! », enchaînent-ils (et elles) souvent. *« J'ai l'impression que la gent féminine crie de plus en plus au scandale »*, soupire ce géomètre, sur la ligne entre Bruxelles et Namur. Vincent, pas très loin de là, l'assure : dans sa tranche d'âge – il a 45 ans –, tous ses amis ont ce type de réflexion, et de *« boutades »* : *« Avec tout ce qu'il se passe, les femmes vont finir par se plaindre de ne plus se faire draguer ou violer ! »*

Qu'elles étudient, comme Amélie et Corrie, à Mons, ou qu'elles approchent de la pension, comme Martine, infirmière, elles ne sont pas rares à rejoindre ce point de vue : *« Le féminisme va trop loin ! »* Et d'évoquer pêle-mêle les débats sur la féminisation de la langue, les articles qui pointent le *« manspreading »* (cette propension des hommes à s'asseoir les jambes écartées dans les transports, débordant sur les sièges voisins) ou encore l'affaire Kavanaugh, ce juge pressenti pour intégrer la Cour suprême des Etats-Unis rattrapé par des accusations de viols remontant à l'époque de ses études.

Et après ?

A l'inverse, d'aucun(e)s se félicitent que ce qui, hier, était perçu comme « normal », aujourd'hui, ne passe plus. C'est le cas de Patricia et Carine, croisées au centre-ville montois. *« Les femmes parlent plus qu'avant et laissent donc moins de pouvoir aux hommes*, s'enthousiasme Patricia, ex-employée dans le secteur bancaire. *Je pense que les hommes se tiennent plus à carreau. Ils ne peuvent plus continuer impunément. »* *« On en parle plus, oui, mais je ne pense pas qu'il y ait vraiment plus de personnes inquiétées »*, soulève, perplexe, Rebecca, future assistante sociale comme ses deux amies, Eva et Sacha.

Au-delà des paroles, des actes, réclame quant à lui Jacques, en fignolant le brushing de Françoise dans son salon de coiffure. Car lui s'y est heurté, au système. Lorsqu'il a voulu intervenir pour une stagiaire, harcelée par une professeure, rien n'y a fait. La jeune fille a finalement changé d'établissement. *« Peut-être qu'on en parle un peu plus, du harcèlement*, ponctue Françoise. *Mais c'est comme le réchauffement climatique, tout le monde en parle, mais personne ne se sent concerné. »*

Jean-François, vêtu de son uniforme de la Poste, observe sa fille aligner les longueurs dans la piscine du Grand Large, en périphérie de Mons. Pour lui, on est encore loin d'un quelconque changement. *« Avec mon épouse, on en a parlé*, souffle-t-il timidement. *Mais autour de moi, je vois bien que ça ne change pas : les mauvaises blagues, les sous-entendus, les remarques déplacées. Quand j'en entends dire que ça ne doit pas aller trop loin, moi j'ai plutôt l'impression qu'on reste au Moyen Âge ! »*

Pour Camilla, en pause déjeuner avec ses copines sur le campus de l'ULB, de nombreux abus restent encore sous silence. Mais les campagnes de sensibilisation menées par l'université ont, entre autres, suscité des discussions. *« Les mecs sont toujours surpris quand on raconte ce qu'il nous est arrivé*, observe une amie, Elena. *Et plus on leur en parle, plus ils font attention. »*

D'infimes signes de changement

C'est sur le campus de l'ULB que nous avons rencontré le plus de réflexions, de remises en question, voire d'infimes signes de changement. Pur hasard, tranche d'âge plus exposée, jeune génération plus sensibilisée ? Des récits de harcèlement et d'agression, tous peuvent nous en raconter. Cette jeune fille qui s'est fait toucher les parties en rentrant de soirée. Ce groupe de copains qui, un soir, a touché une fille endormie dans un bus. Les deux viols qui auraient eu lieu lors du dernier « TD », sont souvent évoqués. Mais elles sont quelques-unes à observer malgré tout que des amis s'intéressent, les questionnent sur leurs expériences voire, modifient, à la marge, leurs comportements. Comme cette soirée où Elena s'est énervée lorsqu'un ami a parlé d'une fille comme d'un *« morceau de viande ». « Entre eux, ils ne seraient pas intervenus. Mais certains m'ont soutenue… »* Ou ces autres, qui, lorsqu'ils réalisent qu'ils suivent une fille en rue le soir, dépassent rapidement, ou changent de trottoir pour ne pas l'intimider.

« Cette affaire a fait émerger une nécessité de ne plus se taire, soulignent Zoé, une autre Zoé et Ava, dont la sœur a été présidente du cercle féministe de l'ULB. *Nos potes sont assez sensibilisés. Mais s'agit-il d'une réelle remise en question ou plutôt de la crainte que chaque geste soit mal interprété ? »*

Mattia, Nicolas et Marin, la petite vingtaine, pourraient être de ceux-là. Mattia, qui s'est questionné lorsque sa sœur lui a raconté avoir été victime d'abus trois ans plus tôt, s'interroge sur ces « non » qui veulent vraiment dire *« non »* et ceux qui signifient *« paie-moi encore un verre ». « Mais on sent la différence*, le reprend Marin. *A chaque fois que je discute avec des filles, je réalise que c'est plus présent que ce que je ne pensais. Une pote est un jour arrivée dans une chambre où un mec abusait d'une fille saoule, complètement amorphe. Je crois que les gars ne se rendent même pas compte qu'ils sont en train de violer quelqu'un ! »* S'ils se distinguent nettement des « connards », ils le reconnaissent aussi : oui, entre mecs, ils tiennent parfois des propos *« pas vraiment classes »* sur la gent féminine. Oui certains, en soirée, ont déjà traité des filles qui passaient de *« salopes ». « Au final, on ne peut pas dire qu'on est totalement blancs dans l'histoire »*, conclut Marin. ■

ELODIE BLOGIE

l'experte « On manque le passage vers la prise de conscience globale »

ENTRETIEN

Sarah Sepulchre, professeure de communication à l'UCL, est la référente académique du master en études de genre. Elle décrypte les difficultés du mouvement #MeToo à infuser dans notre société.

Depuis un an, le mouvement #MeToo est partout. Mais l'impact réel qu'il a eu sur les citoyens paraît très limité…

Cela ne m'étonne pas et ce pour plusieurs éléments. D'une part, on a toujours l'impression que ce dont on parle dans la presse a un impact sur le public. Or, tout le monde n'est pas informé et, surtout, chacun lit la presse en cherchant à étayer l'hypothèse qu'il a déjà. Un effet encore accentué par les algorithmes sur les réseaux sociaux qui nous soumettent des articles sur des sujets auxquels on est sensible. D'autre part, il y a un effet « lointain ». Les égéries de ce mouvement étant des actrices à Hollywood, on pense que cela n'arrive que dans ce milieu. Avec les violences conjugales, on croit que cela n'arrive que dans les milieux défavorisés. Ce sont des manières inconscientes de se rassurer.

Globalement, peu de personnes se sentent concernées.

Un autre phénomène est l'intériorisation de ces violences : on estime que c'est normal. Toutes les femmes adoptent des stratégies si elles marchent seules en rue le soir. Ce sont des pratiques qu'elles ne conscientisent pas, en réaction à des faits de violences sexistes qu'elles ont intégrés. Par-dessus tout cela, on évoque des actrices, des viols avec autorité : des cas particuliers, donc, comme les viols dans des parkings sombres qui restent pourtant la référence dans les séries, les films. Alors qu'un viol, ce n'est pas ça, généralement. C'est un copain qui force un peu sa copine qui n'en a pas envie, etc. Comme elles ne sont pas violées par leur patron, beaucoup de femmes ne se sentent pas concernées, alors qu'elles vivent des microviolences tout le temps. Mais pour faire ce lien, il faudrait une éducation. Des sensibilisations au genre, des cours d'éducation sexuelle dès le plus jeune âge. Pour apprendre très tôt qu'il y a des choses qu'on ne fait pas, des gestes qu'on peut refuser.

Pour beaucoup, le mouvement « va trop loin ». Ne passe-t-on pas à côté du vrai sujet, à savoir les violences subies par les femmes ?

C'est une stratégie utilisée par certains groupes pour noyer le débat. Et c'est une stratégie qui marche bien parce qu'elle fait appel à une peur qu'ont les gens, y compris les femmes : mais que va-t-on faire, alors ? On se perd sur des questions de drague… alors que le vrai sujet, c'est le viol. Harvey Weinstein, quand même, ce n'était pas de la drague ; le mouvement #MeToo relayait des cas d'agressions ! Va-t-on trop loin ? Personnellement, je préfère qu'on pose trop de questions que pas assez. Cela ne veut pas dire qu'individuellement, on doit tout arrêter. Qu'on ne peut plus draguer un collègue. Des questions se posent individuellement, mais surtout collectivement.

Quel est l'enjeu collectif ?

La question collective, ce sont les violences faites aux femmes et le sexisme latent de la société par rapport aux femmes. La société est sexiste, et il y a des violences de plein de natures différentes. Or, j'entends des débats fractionnés – sur les pensions des femmes, sur les femmes battues, sur le harcèlement de rue – mais sans mettre en lumière le continuum de toutes ces violences. On est en train de manquer le passage vers la prise de conscience globale. Mais pour cela, il faudrait une prise de conscience politique, une envie d'en faire un sujet sociétal important. Il faut sortir de l'extraordinaire d'un cas pour se poser la question plus globalement : qu'est-ce que ça signifie ? Sur quel terreau ces violences se construisent-elles ? ■

Propos recueillis par E.BL.